

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

Rédaction, Administration et Publicité:

1182, rue Saint-Laurent
MONTRÉAL

—
Téléphone: PPlateau 1131

Abonnement annuel:

Canada et États-Unis: 50 sous

(Payable au pair à Montréal)

CONDITIONS SPÉCIALES
aux écoles, collèges et couvents

VOLUME XIV — Nos 11-12

MONTRÉAL, JUIN-JUILLET 1934

Le numéro 5 sous



ÉMILE GAUTHIER

LUDGER DUVERNAY

Le 24 juin 1834, Ludger Duvernay fondait à Montréal la *Société Saint-Jean-Baptiste*. C'est donc un siècle d'existence qui se fermera dans quelques jours.

Des fêtes grandioses marqueront cet anniversaire historique.

Les dirigeants de la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* invitent tous les fils de la grande famille française d'Amérique à venir célébrer dans la métropole du Canada, les 23, 24 et 25 juin, cette date mémorable.

Fêtons partout la Saint-Jean-Baptiste.

“L'acte qui perpétuera, sans doute mieux que tout autre, le souvenir de M. Duvernay dans la mémoire de ses compatriotes, écrivait en 1884 M. Raphaël Bellemare, c'est la fondation de la Société nationale. C'est lui qui en avait conçu le premier l'idée, et qui, par son activité, réussit à la mettre à exécution. C'est en 1834 que le jour de saint Jean-Baptiste fut célébré pour la première fois comme fête nationale. Avant cette époque, c'était par dérision et par moquerie que les ennemis de notre origine appliquaient le nom de Jean-Baptiste à nos compatriotes; mais en le faisant adopter par l'Association nationale, M. Duvernay l'a rendu respectable et l'a fait respecter de tous. A lui tout le mérite du succès qu'a obtenu notre Association jusqu'aujourd'hui, personne ne peut le contester. Il s'est même souvent et presque tous les jours imposé des sacrifices pour obtenir ce but louable et patriotique. Aussi la reconnaissance éternelle de l'Association *Saint-Jean-Baptiste* lui est acquise”.

En 1855, la *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal* a fait ériger un beau monument sur la tombe de Duvernay, au cimetière de la Côte-des-Neiges, pour honorer la mémoire de ce grand patriote.

L'OISEAU BLEU

AVIS IMPORTANT

PRIX DE L'OISEAU BLEU

aux écoles, collèges et couvents

Toutes les maisons d'éducation, écoles, couvents, collèges et académies qui ont répondu à notre invitation en travaillant à la diffusion de *l'Oiseau bleu* au cours de l'année scolaire participent à la distribution des prix promis pour la fin de juin.

1. — Toute maison d'éducation dépositaire de *l'Oiseau bleu* aura droit à un volume canadien pour chaque quantité de 250 exemplaires de la revue vendus à ses élèves, à partir de l'édition de septembre 1933 jusqu'à celle de mai 1934 inclusivement.

2. — En plus des volumes de prix, chacune de ces maisons aura droit à une médaille en argent pour chaque quantité de 850 exemplaires et à une médaille en or pour chaque quantité de 1800 exemplaires de la revue vendus durant la même période.

3. — L'administration de *l'Oiseau bleu* fera parvenir aux maisons d'éducation avant le 14 juin 1934 les prix auxquels elles auront droit, pourvu que toute somme due à *l'Oiseau bleu* ait été acquittée à cette date par les dépositaires.

L'Oiseau bleu continue à recevoir des élèves un cordial accueil. Il le doit sans aucun doute à la sympathie des directeurs de l'enseignement et au zèle des propagandistes. J'offre mes plus sincères remerciements à tous ceux qui ont contribué au succès de notre modeste revue.

Je souhaite à tous, professeurs et élèves, de joyeuses vacances. Dès le mois de septembre prochain, il faudra se remettre à la tâche et essayer de donner à *l'Oiseau bleu* un essor encore plus grand. Il faut qu'il devienne vraiment la revue par excellence des jeunes Canadiens français, des jeunes Acadiens et des jeunes Franco-Américains.

LE DIRECTEUR DE *L'Oiseau bleu*

NOS CHANSONS POPULAIRES

Collection E.-Z. MASSICOTTE

Tous droits réservés

Nous plumerons l'alouette tout du long



Allegro Presto

Nous plu-me-rons le bec d'là-lou-et-te, Nous plu-me-rons le
 bec d'là-lou-et-te, Ah! le bec, Ah! le bec a-lou-et-te
 Don-dai ne don Nous la plu me-rons l'a-lou-ett' l'a-lou-et-te,
 Nous la plu-me-rons l'a-lou-ett' tout du long

Arrangée par Mlle Suzanne Massicotte

— 2 —

Nous plumerons la tête d'alouette..

Viennent ensuite, le cou, le dos, les ailes, le ventre, les pattes.

NOTA BENE — Cette version est fort ancienne. L'air n'en est peut-être pas aussi pétillant que celui que tout le monde sait, mais il n'en est pas moins joli et mérite d'être conservé.

Ces couplets se chantent en rengaine, c'est-à-dire, en passant du bec à la tête, au cou, etc., sans répétition, ou bien, on les rend cumulatifs, en ajoutant au refrain toutes les parties plumées, ainsi que l'on fait dans "Alouette, gentille alouette".

Du chant que nous offrons, nous avons une version qui vient de M. J.-A. Lavallée, ancien cultivateur de Saint-Cuthbert de Berthier et une autre de M. J.-B.-A. Tison, qui l'apprit à Saint-Jérôme, il y a un demi-siècle.

E.-Z. MASSICOTTE

GRAPHOLOGIE

Telle écriture, tel caractère! C'est ce que vous dira Sœur Jeanne, notre graphologue, pourvu que vous lui envoyiez dix lignes d'écriture et de composition personnelles, sur papier non réglé, le tout accompagné de la modique somme de vingt-cinq sous.

Adressez:

SŒUR JEANNE

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent
Montréal, P.Q.

La Photogravure Nationale, Ltée

59, rue Sainte-Catherine Ouest
MONTRÉAL

Téléphone: MARquette 4549

Dessins - Vignettes - Photographies

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

OUTILLAGE

QUESTIONS — 1. Quelle est cette sorte d'étau? — C'est un *étai à tuyau*. Il permet de tenir en place le tuyau qu'on veut couper, limer ou fileter, auquel on veut fixer une douille pour l'aboucher à un autre tuyau.

2. Qu'est-ce qu'un *serre-joint*? — C'est un instrument de menuisier, de tonnelier, etc., pour tenir en place des planches serrées les unes contre les autres. On dit aussi par corruption *sergent*.

3. De quel instrument se sert-on pour reconnaître si un plan est horizontal ou vertical? — Du *niveau à bulle d'air*. Dans l'intérieur du bâti en bois est un niveau composé d'un tube en verre dans lequel est un liquide très mobile (alcool ou éther) et une bulle d'air.

4. Qui se sert de la *taloche*? — Le maçon, pour étendre le plâtre frais sur un mur ou un plafond.

5. Quelle différence y a-t-il entre la houe aratoire et la *houe à mortier*? — La houe à mortier a deux trous laissant passer le mortier qu'on veut malaxer.

6. De quoi est composé le *mortier*? — De chaux et de sable. Lorsque le mortier contient beaucoup de sable, on dit qu'il est maigre; d'un autre côté, s'il renferme beaucoup de chaux, il est gras.

7. Quel est cet écrou? — C'est un *écrou à oreilles*. L'intérieur, fileté en spirale, reçoit la vis. L'écrou peut être carré, à six pans, cylindrique, à chapeau, à oreilles, etc. La partie saillante est le filet. Pour empêcher le desserrage, on a recours à un contre-écrou ou à une goupille passant à travers la vis.

8. Qu'est-ce qu'un *palan*? — C'est un assemblage de poulies et de cordages pour lever de lourds fardeaux. AA) désigne les poulies qui sont triples.

9. Qu'avons-nous ici? — Un *étai d'ébéniste*.

10. Quelles en sont les parties? — A) mors; BB, branche coulissante; C) branche fixe; D) manivelle.

11. De quoi se servent les plombiers et les zingueurs pour faire fondre le plomb? — D'une *torche à souder*. Celle-ci est au pétrole.

12. A quoi sert l'*alésoir*? — A polir ou agrandir l'intérieur d'un tube, d'un corps de pompe, d'un canon de fusil.

13. Avec quoi fait-on chauffer au rouge le fer à souder? — Avec la *torche à souder*. (9)

14. A quoi sert le *tournevis*? — A serrer ou desserrer les vis.

15. Que fait-on avec une *serpe*? — On coupe des branchages, on taille et élague les arbres.

16. Comment se nomme une équerre à branches mobiles? — Une *fausse équerre*.

17. Quel est cet instrument? — C'est un *cri* (prononcez: cri). Il sert à lever les voitures; on le place sous l'essieu.

18. Qu'est-ce qu'une *boucharde*? — C'est un rouleau de métal dont la surface présente des aspérités régulières et qu'emploient les cimentiers et les bitumiers.

19. Quel est cet instrument? — C'est un outil de vitrier et de miroitier, fait d'un fragment de diamant fixé à un manche et servant à couper le verre. On sait que le diamant, plus dur que le verre, peut le rayer, et même le couper. On appelle cet outil un *diamant de vitrier* ou *coupe-verre*. La partie ayant des entailles servant à égaliser les vitres coupées est le *grugeoir*.

20. Quelle est cette sorte de scie? — Une *scie à guichet*.

21. Que voit-on ici? — Une *goupille fendue*.

22. Dans quoi place-t-on une hache pour empêcher qu'elle ne s'ébrèche ou ne cause des accidents? — Dans un *étui de hache*.

23. Quel est cet outil? — C'est un *coupe-tuyau*.

24. Avec quoi mesure-t-on de très petites épaisseurs? — Avec un *micromètre*.

25. A quoi sont attachés les poils du *pinceau*? — A une *hampe*.

26. Quel est ce puissant appareil de levage? — C'est un *vérin*. La vis monte ou descend au moyen d'un levier à cliquet.

27. Quel est le nom de cette scie à main? — Une *égohine*.

28. A quoi sert un *treuil*? — A élever des fardeaux. Les parties sont: a) le tambour; b) la manivelle; c) l'engrenage; d) le bâti.

29. Comment nommez-vous la partie du marteau opposée à celle servant à donner des coups? — La *panne*; souvent la panne a la forme d'un *piéd-de-biche* et sert à arracher des clous.

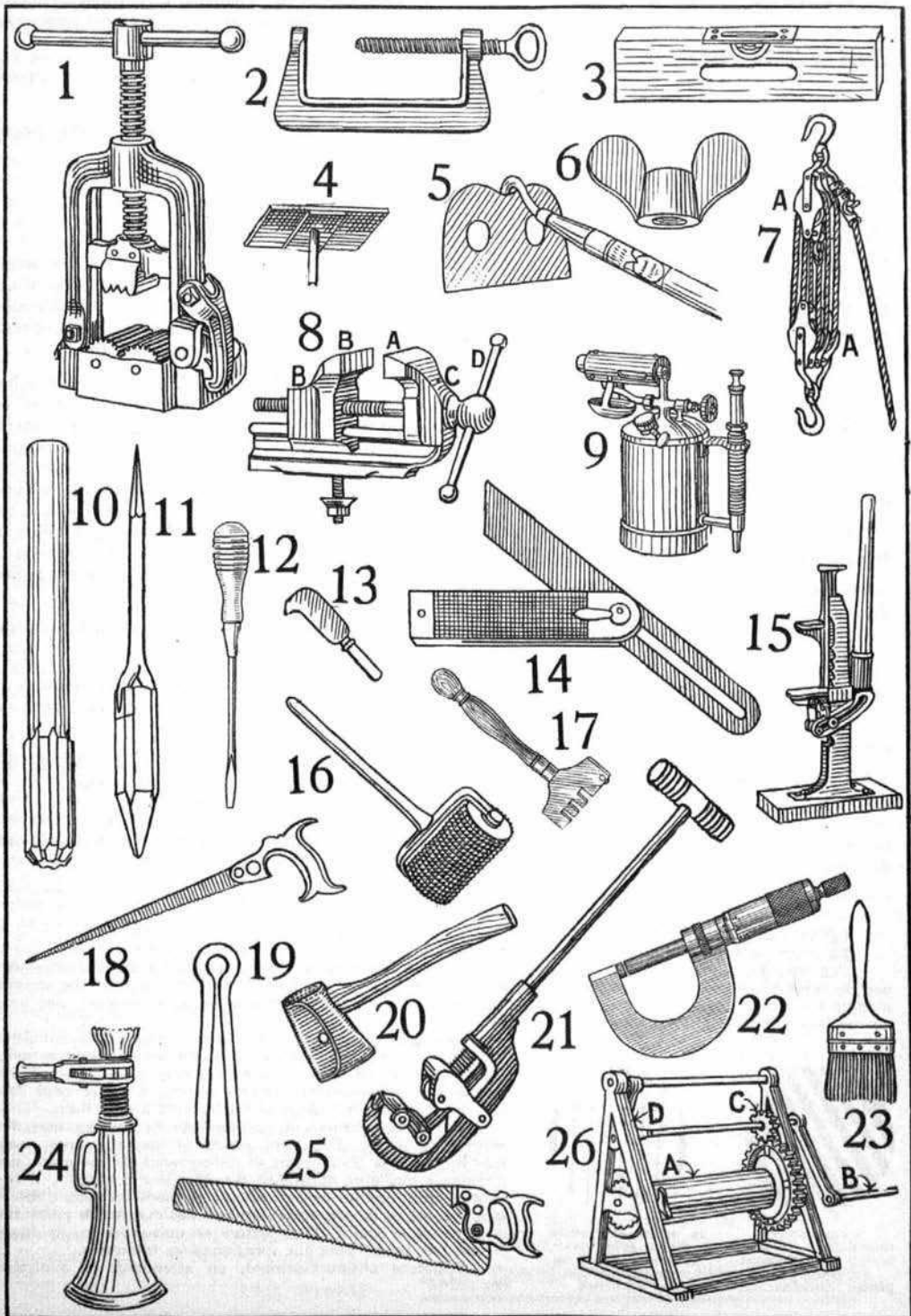
30. Qu'est-ce qu'une clé *bénarde*? — C'est une clé dont le bout de la tige n'est pas foré (percé).

31. Qu'est-ce qu'une serrure *incrochetable*? — C'est une serrure qui ne peut être ouverte avec une fausse clé.

32. Comment se nomme la partie supérieure du cadenas qui est mobile? — Une *anse* (ou un *arceau*). L'anse peut être sautante, tournante ou pivotante.

L'abbé Etienne BLANCHARD

OUTILLAGE



LE COIN DU PHILATÉLISTE

Petit dictionnaire du philatéliste

(Suite et fin — voir page 231)

TROUÉ. — Certains timbres sont annulés au moyen d'un trou fait à l'emporte-pièce (Exemple: certaines valeurs d'Espagne de 1874 à 1900).

TRUQUAGE. — Opération destinée à maquiller, à arranger un timbre défectueux, c'est une réparation dans le sens péjoratif.

TYPE. — Modèle de vignette.

TYPOGRAPHIÉ. — Timbre imprimé comme on tire les livres, les journaux (Exemples: les timbres de France).

ULTRAMAR. — Mot espagnol signifiant: au delà des mers.

UNI. — Se dit du fond d'un timbre tiré en teinte plate.

UNION POSTALE UNIVERSELLE. — Groupe de tous les pays du monde, à l'exception de l'Afghanistan. Son bureau central est à Berne.

USÉ. — Synonyme d'oblitéré; timbre ayant affranchi un objet postal.

USÉE. — S'emploie lorsqu'il s'agit de la gravure d'un timbre et que l'image est floue.

VARIÉTÉ. — Timbre ayant une modification dans son dessin, due à la gravure ou au tirage; se dit aussi des timbres présentant des différences de papier, de filigranes, de dentelures, de nuances.

VERGÉ. — Papier spécial strié dans sa masse de lignes légères et parallèles; on dit *vergeur es* en parlant de ces lignes.

VERSO. — Le dos d'une vignette, l'opposé est *recto*.

VIGNETTE. — Nom que porte le timbre-poste dans le langage administratif.

* * *

Notre débutant maintenant familier avec tous les termes philatéliques se munira d'un album, d'un catalogue, de timbres, de charnières, de quelques petits accessoires qu'il est non seulement utile, mais indispensable.

1° Un godet à fond noir pour examiner les filigranes; pour ce faire, on versera dans le godet de la benzine rectifiée, puis on y mettra le timbre le verso en dessous, le filigrane apparaîtra alors assez nettement. Nous rappelons que la benzine, essentiellement volatile, s'évapore très vite et que, ne mouillant pas, elle ne dissout pas la gomme. M. Hémond, président de l'Union Philatélique de Montréal, a découvert que le *Tétrachlorure de carbone* est supérieur à la benzine;

2° Un flacon de benzine rectifiée ou de Tétrachlorure de carbone;

3° Une pince à bouts plats non striés, qui seule manipulera les timbres que les doigts ne devront jamais toucher;

4° Une loupe pour examiner les détails du dessin des timbres, les surcharges, etc...

5° Un odontomètre, mesure sur carton ou métal, permettant de connaître instantanément quelle est la dentelure d'un timbre;

Les postes du Canada viennent de prendre une décision qui réjouit les collectionneurs.

Dans une circulaire adressée à tous les bureaux de poste du pays, le ministère écrit:

"La division du matériel et de l'approvisionnement annonce que des plaintes lui ont été adressées par des philatélistes. Ils trouvent que l'oblitération est trop forte. Les maîtres de poste qui se servent d'oblitérateurs en cuivre sont priés d'en diminuer les lignes en passant entre elles, assez souvent, une lime de manière à obtenir une empreinte nette".



L'empreinte maculée à gros traits actuellement en usage aux postes canadiennes.



la même empreinte limée entre ses lignes, suivant la recommandation des autorités.

Les deux vignettes ci-contre empruntées à la circulaire en question font voir l'excellent résultat qu'on pourra obtenir. Les timbres seront oblitérés comme l'exige la loi, mais ils ne seront plus affreusement maculés comme il arrivait neuf fois sur dix par suite de l'usage d'oblitérateurs à gros traits.

Il faudra évidemment compter sur la collaboration des maîtres de poste. Tous sont pleins de bonne volonté, mais tous ne sont pas philatélistes et l'importance de conserver aux timbres la meilleure apparence possible leur échappe. Il sera donc utile que les collectionneurs donnent un coup d'épau-le à la roue, qu'ils attirent l'attention des maîtres de poste sur la demande officielle du ministère et qu'au besoin, ils fournissent une bonne lime aux fonctionnaires intéressés.

Félicitons chaleureusement, en attendant, le ministère des postes.

6° Un décimètre très finement gradué à l'aide duquel on mesurera facilement les surecharges.

7° Une petite cuvette pour le nettoyage des timbres.

* * *

Maintenant voici les différents genres de timbres-poste en usage dans le monde, mais pas tous employés par tous les pays:

Timbre-poste: celui qui sert à l'affranchissement de la correspondance.

Timbre de bienfaisance: celui qui est vendu avec une surtaxe au profit d'une œuvre.

Timbre-taxe: celui qui représente une taxe par insuffisance d'affranchissement.

Timbre de service: celui employé par les administrations d'État.

Timbre de recommandation: celui destiné à justifier une taxe perçue pour un pli recommandé ou chargé.

Timbre pour journaux ou imprimés: celui destiné spécialement à affranchir cette catégorie d'envois.

Timbre pour exprès ou pour retard: celui destiné à indiquer le cas spécial du pli passé par le service des postes.

Timbre pour la poste par avion: celui employé pour l'affranchissement des lettres transportées par aéroplane.

Timbre d'avis de paiement ou de réception: celui qui indique pour l'administration le cas spécial de l'envoi.

Timbre pour colis-postaux: celui destiné à représenter la taxe de messagerie.

Timbre de retour: celui employé par l'administration pour refermer les lettres ouvertes par erreur ou pour retourner les plis à l'expéditeur.

Timbre pour recouvrement: apposé sur les plis contenant des valeurs impayées en retour.

Timbre de franchise: celui représentant la gratuité du port (comme les timbres F. M. en France).

Timbre-télégraphe: celui représentant la taxe payée pour un télégramme.

Timbre local: celui qui n'a cours que dans une ville, dans une région et ne peut affranchir les plis en dehors du pays.

Timbre fiscal postal: celui employé par exception dans le service des postes.

Enfin, au point de vue de l'émission, les timbres offrent trois états:

ESSAIS: épreuves tirées par le graveur ou l'imprimeur avant le tirage définitif, destinées à être soumises à l'autorité qui décide de l'émission; les feuilles de passe, de mise en train constituant aussi des essais.

EMISSION: tirages officiels des timbres.

RÉIMPRESSION: retrages, officiels ou non, d'une émission qui n'est plus en cours.

Phil. ATHÉLY

TÉMOIGNAGES SYMPATHIQUES

(Suite de la page 264)

Québec, 3 mai 1934.

M. le directeur,

Je souhaite que votre revue pénètre dans tous les foyers, mais à l'école tout particulièrement, car outre qu'elle est très instructive, elle attaque une assez grande variété de sujets et elle est, de plus, présentée sous une forme agréable, bien illustrée et d'un format qui permet de la placer facilement dans un gousset. Vos leçons d'histoire naturelle sont fort goûtées, ainsi que celles se rattachant au vocabulaire.

G.-E. MARQUIS.,

statisticien de la province de Québec.

Je remercie sincèrement M. Albert Ferland, le R. Frère Jean-Laurent et M. G.-E. Marquis de leur témoignage spontané et tout à fait désintéressé.

LE DIRECTEUR

L'Oiseau bleu est publié par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, 1182, rue Saint-Laurent, à Montréal. Alphonse de la Rochele, directeur.—La revue ne paraît pas en juillet et août.

TIMBRES À PRIX MODIQUES

AUBAINES — Paquets de timbres différents — Beau choix pour débutants ou pour combler les vides des plus avancés, chaque paquet, **10**

12 Aériens	25 Col. brit.	10 Maroc
20 Afrique	25 Danemark	10 Monte'gro
(40 diff. 20c.)	20 Dantzig	10 Nicaragua
10 Algérie	15 Egypte	10 N.-Zélande
100 Allemagne	10 Equateur	25 Norvège
30 Amériques	25 Espagne	20 Océanie
C. et Sud	20 E.-Unis	10 Paraguay
(50 diff. 20c.)	75 Europe	25 Pays-Bas
10 Antilles	(150 diff. 25c.)	10 Perse
15 Argentine	25 Finlande	10 Pérou
30 Asie	50 France	10 Philippines
(50 diff. 20c.)	25 " colonies	40 Pologne
10 Australie	20 G.-Bre'gne	25 Portugal
12 Etats "	20 Grèce	30 " colonies
75 Autriche	10 Guadeloupe	20 Roumanie
20 Baltiques	10 Guatemala	10 Prusse
6 Barbades	10 Honduras	25 Russie
40 Bavière	75 Hongrie	10 Salvador
30 Belgique	20 Indes	10 Siam
15 " postaux	15 " Etats ind.	8 H.-Silésie
10 Bosnie	15 " holl.	30 Suède
15 Brésil	10 Indo-Chine	25 Suisse
20 Bulgarie	30 Italie	10 Terre-ve
25 Canada	20 Japon	20 Turquie
(40 diff. 25c.)	10 Jamaïque	30 T.-Slo'quie
10 " fiscaux	15 Lettonie	10 U.-S. Afr.
10 Ceylan	20 Lich'stein	10 Uruguay
15 Chili	12 Lux'bourg	10 Venezuela
15 Chine	10 Madagascar	25 W'emberg
15 Cuba	12 Mexique	25 Y.-Slavie

Port en plus sur commande de \$1.00.

NOUVEAU CATALOGUE GRATUIT

Bazar Postal, B'te poste 4020, Montréal



LES LICHENS

Association Amicale

C'était l'un de ces beaux jours ensoleillés que nous amène juillet; une pénible escalade à travers les piquantes aiguilles d'épinettes nous avait conduits soudain en pleine lumière sur l'un de ces immenses rochers de granit si fréquents dans nos Laurentides.

Sur cette grande terrasse qui dominait la vallée, pas un arbre, pas une plantule n'avaient osé s'agripper; dans un élan subit, la forêt de Conifères semblait avoir enjambé ce large rocher et poursuivait plus loin sa marche conquérante. Enfin! fut notre cri à tous, voilà un endroit hospitalier; plus d'épines, plus de broussailles, comme nous allons nous reposer! Et d'un commun accord nous cherchions un tapis de mousse pour nous étendre. Mais nous eûmes beau chercher, pas un petit brin d'herbe ne voulut se montrer; seuls d'étranges végétaux desséchés, d'une teinte fade et grisâtre, s'étaient en plein soleil, insouciant de l'ardeur de ses rayons.

Un effort pour les détacher de leur substrat fut vain; ils adhéraient à la pierre par de solides crampons. Un peu plus loin, ils avaient pris une autre forme; on aurait cru des feuilles sèches, à lobes découpés, et fixées au rocher par leur base. Enfin, là où la pierre présentait une surface plane, les mêmes végétaux étaient devenus de petits arbuscules verdâtres et desséchés. Nous venions de découvrir les Lichens de nos montagnes, les Lichens crustacés, puis foliacés et enfin fruticuleux.

Mais, pour un botaniste, cet examen superficiel ne doit jamais être le dernier. Redescendre à la maison fut l'affaire d'un instant, et alors commença un examen minutieux.

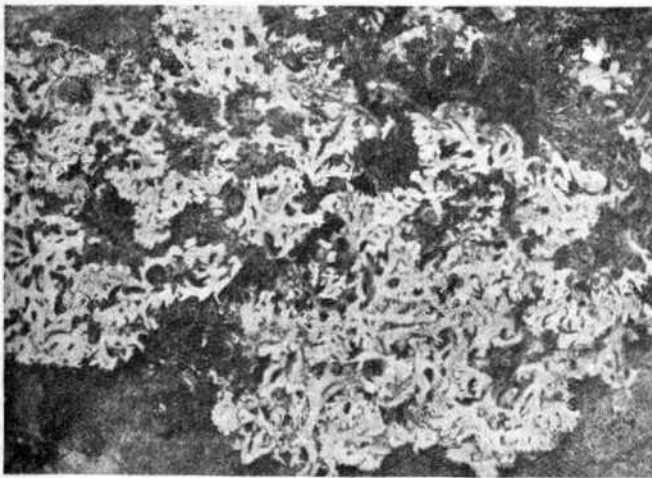
Un regard d'ensemble nous montre que les Lichens sont des végétaux sans racines, sans tiges et sans feuilles; ce qui les constitue se

nomme un *thalle*. Une coupe transversale de ce thalle indique qu'il est formé de plusieurs couches très distinctes. Nous voyons d'abord à la surface supérieure une *couche corticale* ou écorce, tissu dense percé de lacunes. Au-dessous de l'écorce, un tissu lâche composé de *filaments mycéliens* (le mycélium est ce qui tient lieu de racine chez le champignon) entrecroisés, et qui se raccordent dans le haut avec l'écorce; Cet ensemble se nomme *moelle* ou *couche médullaire*.

Les filaments mycéliens sont analogues à ceux des champignons de la classe des Ascomycètes ou de celle des Basidiomycètes. Dans les mailles de la couche médullaire, tout près de l'écorce, on trouve enfermées de nombreuses cellules arrondies, richement colorées de vert; ce sont des Algues, appartenant à la classe des Chlorophycées (Algues vertes) ou des Myxophycées (Algues bleues). On désigne ces cellules du nom de *gonidies*, lorsqu'on les rencontre dans les Lichens. Au-dessous de la moelle, une écorce inférieure à même structure que l'écorce supérieure.

Les Lichens se propagent végétativement par formatin de *sorédies*, petites masses constituées de quelques gonidies d'Algues entourées d'une écorce de filaments mycéliens. Les sorédies sont formées à l'intérieur du thalle et percent l'écorce pour se répandre au dehors et germer à leur tour en formant d'autres Lichens. Ainsi, alors qu'en général tous les êtres s'entredévorent dans la Nature, dans une lutte incessante pour la vie, les Lichens font exception à la règle. Des associations amicales et généreuses s'établissent entre certaines espèces d'Algues et de Champignons pour produire cet être complexe: le Lichen.

Grâce à la chlorophylle qu'elle renferme, et à la fabrication des hydrates de carbone par la photosynthèse, l'Algue assimile pour le Champignon, ce pauvre déshérité, incapable



Aspect général d'un Lichen (*Parmelia physodes*, Ach.)

par lui-même de fabriquer sa nourriture, n'ayant pas de chlorophylle. Ici l'Algue, son aimable compagne, la lui donne généreusement; et par un échange de bons procédés le champignon, sans doute reconnaissant, protège sa bienfaitrice contre une dessiccation absolue qui entraînerait pour elle une mort certaine. N'est-ce pas pour nous un bel exemple de fraternité?

Grâce à cette union étroite qui fait leur force, les Lichens offrent une grande résistance aux agents physiques: froid, chaleur et sécheresse. Végétaux colonisateurs par excellence, ils sont toujours les pionniers d'une terre neuve. Ils exercent une double action sur leur habitat et rendent de grands services à leur prochain; par la production d'anhydride carbonique ils rongent la surface du roc et la réduisent en fine poussière, et avec l'aide de leurs parties mortes, ils constituent une matière organique qui va fournir un substratum à des végétaux d'une organisation plus élevée, les

commune pour l'existence, et se protègent mutuellement. Nous voyons ainsi que l'étude la plus élémentaire des chefs-d'œuvre de la nature nous ouvre toujours des horizons infinis dans le domaine du beau et du bien. Entre le Créateur et la créature nous sentons toujours ce lien puissant qui règle les destinées les plus humbles comme les plus puissantes, avec une sagesse que nous ne pouvons cesser d'admirer.

C'est pourquoi nulle école au monde ne vaut celle de la Nature, car pour la comprendre, il faut y mettre son âme et quand l'âme s'y trouve, l'intelligence devient sa complice, et la leçon est tôt et bien apprise.

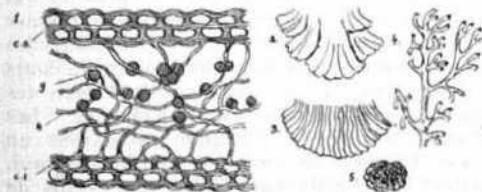
Georgette SIMARD,
étudiante à l'Institut Botanique.

UN VOYAGE AU PAYS DES OISEAUX

(Extrait)

Benedicite omnes volucres cœli Domino, c'est-à-dire Vous tous, oiseaux du ciel, bénissez le Seigneur, s'écriait un jour le prophète Daniel dans un de ses moments d'admiration et de reconnaissance enthousiastes à l'adresse du Créateur. C'est par l'évocation de ce verset du saint cantique que nous commencerons, si vous le voulez bien, une étude des Oiseaux.

Que pensez-vous, dites, que pensez-vous de ces chers petits frères de saint François, comme ce grand saint se plaisait à les appeler? La connaissance de ces chers petits êtres de la nature nous rapproche de Dieu et nous porte à le bénir et à le louer davantage pour toutes ces merveilles, de sorte que le Benedicite Domino, Bénissez le Seigneur, s'adresse aussi à nous.



1. — Coupe transversale à travers le thalle d'un lichen; c.s. couche corticale supérieure; g, gonidies; h, hyphes mycéliens; c.i. couche corticale intérieure.

2. — Thalle foliacé: *Parmelia asperata*.

3. — Thalle crustacé: *Placodium murorum*.

4. — Thalle fruticuleux: *Cladonia rangiferina* ou Lichen des caribous.

5. — Sorédie de Lichen.

Sans autre préambule, entrons maintenant dans le vif du sujet.

On donne le nom d'*ornithologie* à l'étude et à la connaissance des oiseaux. Ce nom est vraiment bien choisi puisqu'il vient de deux mots grecs: *ornos* qui signifie oiseau, et *logos* qui veut dire science.

On définit ordinairement les oiseaux des animaux bipèdes, c'est-à-dire à deux pieds, ovipares, parce qu'ils se reproduisent par des œufs; à sang chaud, à peau garnie de plumes et organisés pour le vol.

Au point de vue descriptif, l'oiseau offre un tronc, ou corps proprement dit, un cou, une tête, une queue, deux membres antérieurs développés en ailes, et deux autres postérieurs servant à la station terrestre. Et à la station du sommeil aussi, me direz-vous. Les oiseaux ne dorment-ils pas pour ainsi dire debout? En effet. Les tendons des muscles fléchisseurs des doigts sont disposés de telle sorte que le simple poids du corps de l'oiseau les fléchit et leur fait serrer mécaniquement la branche sur laquelle ils se posent. C'est pour cela que l'oiseau peut dormir en conservant son équilibre.

—A propos d'oiseaux perchés sur la branche: Quelle différence, demandait un jour un moineau à son père, quelle différence y a-t-il entre les aviateurs et les oiseaux? Je n'en vois aucune, moi. Ils fendent l'air comme nous, ils ont des ailes comme nous...

—Oui, oui, répond le bon vieux moineau, ils ont des ailes comme nous, mais qu'ils essaient donc de se poser sur une branche comme nous!

La tête de l'oiseau est généralement proportionnée au volume du corps et s'articule avec la colonne vertébrale. Le bec sert à l'oiseau d'organe de préhension. La peau est couverte de plumes. Ces plumes sont formées d'un tube corné ouvert à l'extrémité, et d'une tige ou tuyau garni sur les côtés de barbes qui elles-mêmes se ramifient en barbules. Les plumes des Oiseaux ont des noms particuliers: Les grandes plumes des ailes et de la queue se nomment *pennes*; celles de la queue portent le nom de *rectrices* parce qu'elles dirigent le vol, et celles des ailes portent le nom de *rémières*. Les plumes des oiseaux se renouvellent à des époques déterminées, c'est ce qu'on appelle la *mue* et leur succession amène quelquefois de grands changements dans les teintes.

Le sens du *toucher* est presque nul chez les oiseaux, car leurs corps est recouvert de plumes; leur bec, leurs doigts et leurs jambes, vu la matière cornée qui les enveloppe, sont à peu près complètement dépourvus de sensibilité. Leur *goût* est peu développé parce que leur langue est dure et que la plupart avalent leur

nourriture sans la mastiquer et souvent même sans la diviser. Le sens de l'*odorat* est très faible. Mais l'*oeil* de l'oiseau est admirable; il est grand et disposé de manière à pouvoir distinguer également les objets éloignés et rapprochés. Quant au sens de l'*ouïe*, il est peu compliqué, l'oreille n'offrant à l'intérieur qu'une ouverture sans coque pour réunir et concentrer les sons.

L'*organe respiratoire* présente une conformation toute particulière. Les poumons adhérents aux côtés et aux vertèbres dorsales sont enveloppés d'une membrane percée de trous qui laissent pénétrer l'air dans plusieurs cavités de la poitrine dans les os longs, et même à l'intérieur des plumes, de sorte que l'oiseau est tout imprégné d'air. L'air en le traversant de part et d'autre diminue de beaucoup la pesanteur de son corps, ce qui lui permet de s'élever et de planer avec aisance dans les airs.

On sait que la voix des oiseaux est très forte comparativement à leur taille; cette propriété est encore due à la quantité d'air contenue dans leur corps et à la disposition de leur appareil vocal.

Nous pourrions ajouter beaucoup de choses sur l'anatomie et la physiologie de l'oiseau. Disons seulement que le régime des oiseaux varie avec l'espèce. Les uns sont surtout *granivores*, c'est-à-dire qu'ils se nourrissent de grains; les autres *carnassiers* parce qu'ils se nourrissent surtout de chair, et un grand nombre dits *insectivores* se nourrissent d'insectes et de baies.

Les oiseaux sont aussi les plus grands voyageurs de la terre. Sans l'aide de personne, sans boussole, sans carte, avec la plus grande facilité, ils parcourent en peu de temps des distances extraordinaires. La migration des oiseaux ne se fait pas sans de grands préparatifs. Le touriste qui entreprend une randonnée un peu longue s'assure que le moteur de sa machine est en bon ordre avant de s'embarquer. L'oiseau fait de même: son moteur, ce sont ses ailes avec les muscles qui les font mouvoir; aussi attend-il que les plumes vieilles et usées aient fait place à de nouvelles pour se mettre en route. Les oiseaux, au cours de ces longs trajets, sont exposés à bien des périls et plusieurs meurent en chemin. Les phares, si utiles à l'homme, présentent un grand danger pour les oiseaux migrateurs qui, attirés et fascinés par l'éclat éblouissant de leur lumière, viennent se frapper brusquement aux vitres et y trouvent la mort. Il arrive souvent de plus que de jeunes maraudeurs, au cours de leur migration, s'écartent de la voie et se perdent.

Pour terminer, je vous parlerai de la *Fauvette jaune* qui nous arrive avec les premiers jours

de juin pour nous quitter dès que ses petits sont de force à entreprendre le grand voyage de la migration. Cette gentille petite Fauvette (*Dendronca aestiva L.*) est remarquable par ses mouvements vifs et légers de même que par sa gaieté. Elle semble affectionner particulièrement les saules qu'elle choisit de préférence pour construire son nid, véritable chef-d'œuvre d'architecture, et elle ne redoute pas la présence de l'homme puisqu'elle niche aussi dans les arbres de nos vergers et les arbrisseaux de nos jardins. La Fauvette jaune fait la guerre aux insectes nuisibles, et à ce sujet aucun oiseau ne déploie plus d'activité qu'elle.

On compte dans la province de Québec une trentaine d'espèces de Fauvettes dont les principales sont la *Fauvette jaune*, la *Fauvette à tête cendrée*, la *Fauvette de Pennsylvanie* et la *Fauvette rayée*. Leurs habitudes sont différentes: Ainsi pendant que les unes vivent près de nos demeures qu'elles savent si bien égayer par leurs notes joyeuses, les autres s'enfoncent dans la profondeur de nos forêts où, sans autres témoins que les grands arbres, elles proclament par leurs brillants refrains la gloire et la sagesse du Créateur.

Présenté par les élèves de 1ère année lettres-sciences.

Cercle Paul-Bruchési, C.J.N.

Mont Sainte-Marie, C.N.D.

Montréal.

LE 33

(Suite de la page 268)

ne nous verrions peut-être jamais, nous avions moins peur de nous raconter, de nous avouer des sentiments que le temps éteindrait peut-être. Et nos illusions, nos joies, nos peines, nos projets avec leur incertitude, nos rêves et les doutes qui les suivaient, ou nos enthousiasmes, passaient la mer, allant de l'une à l'autre. Cette amitié fidèle en dépit de la distance qui nous avait toujours séparée, ne pourrait pas, me semblait-il, être moins vive maintenant que nous allions nous rencontrer, sans nous être jamais vues, nous étions des amis d'enfance, d'adolescence, de jeunesse. Tous ces âges, où sentiments et impressions sont d'une ardeur sans égale, devaient nous lier pour toujours.

Quand le train fut en gare, était-ce avec les yeux du cœur que je la reconnus? Dans la foule, je la distinguai tout de suite, entre son mari et sa mère. Ils regardaient avec attention défilier le train. Je descendis, et auprès de mon

amic qui se précipitait vers un wagon où elle croyait m'avoir vue, j'arrivai et j'appelai tout simplement: "Jeanne!"

Et nous nous embrassâmes, tout simplement aussi.

Michelle LE NORMAND

Une situation embarrassante

	Quand? Un jour d'hiver
Introduction	Où? Devant la maison. Quoi? Ce que je vois.
	Appel Circonstances: la famille à table. Tout le monde me suit.
Corps	Désappointement. Quolibets de mes frères et sœurs. Désapprobation des parents.
	Mon embarras.
Conclusion	Ironie philosophique de mon aîné.

Un soir de décembre, je m'en revenais tranquillement du collège après une journée d'un travail particulièrement ardu. Ayant jeté un regard distrait vers le couchant, je faillis pousser un cri de surprise; puis, me précipitant dans la maison, je criai:

—“Venez voir, il y a deux soleils à l'horizon!”

Il était assez tard, et déjà le souper était servi, mais à mon appel, tous se levèrent et me suivirent dehors sans même songer à se préserver du froid. Quant à moi, j'étais si heureux d'avoir, le premier, découvert ce phénomène, que, sans y prendre garde, je ne cessais de répéter:

—“Deux soleils! deux soleils!”...

Mais mon petit frère qui m'avait devancé, s'écria tout à coup:

—“Où sont-ils, tes soleils? Je n'en vois qu'un moi.”

Presque aussitôt de nouvelles exclamations suivaient:

—“Où peux-tu voir deux soleils!”

—“Si tu vois *trouble*, ce n'est pas une raison pour nous déranger”.

Et un autre cri derrière nous:

—“Mon souper qui est refroidi à cause de toi!”

J'étais littéralement écrasé; pour un peu, je me serais enfui. Et comme je ne trouvais rien à répondre pour me disculper, mon aîné, paternel, dit:

—“Laissez-le tranquille, J'irai avec lui, demain, chez l'opticien; nous achèterons un télescope de poche!!!!”

Louis-H. BILODEAU

LES RONDES DE NUIT

Des cinq enfants, Berthe était l'aînée. Ses yeux noirs comme du jais pétillaient de la joie de vivre. La séquelle de garçons qui la suivaient l'avaient habituée à jouer des coudes et à tirer son épingle du jeu. Elle s'était endurcie à leurs rudes façons et avait réussi à les subjuguier et sauvegarder ainsi son prestige d'aînée.

Après Berthe venaient Armand, puis Bob ou Robert, Georges et enfin Lionel, le petit qu'il fallait ménager, car il n'avait que six ans. Assez grand pour suivre les autres, il était encore trop petit pour comprendre l'astuce des complots et en garder le secret. Il fallait donc y aller en douceur, se mêler du bambin et le traîner partout avec ménagement.

Les uns étaient blonds comme leur mère, les autres bruns comme leur père; cinq têtes ébouriffées que, chaque matin, avant déjeuner, Robertine, la bonne, devait rendre présentables pour l'école. Les cheveux mouillés s'enroulaient sur son doigt en tire-bouchons flexibles comme des ressorts. Délivrées de toute contrainte, les boucles reprenaient leur naturel, frisant ainsi que des rubans de noyer ou d'ébène sous le rabot du menuisier.

Tous étaient espègles et bien vivants. A cause de ses cheveux noirs, de ses yeux brillants et de ses colères foudroyantes, Bob était surnommé le "Gold Dust" de la maison. Il faisait la paire avec Georges, bien que l'un frisât en blond et l'autre en noir.

Bob était nerveux et volontaire. Il s'échauffait pour un rien. Un chapeau de paille qu'il n'aimait pas, un faux col qui l'étranglait devenaient le signal d'un massacre. Le canotier était rageusement foulé aux pieds et le faux col arraché. Il fallait le voir danser, se cogner la tête sur le trottoir, jusqu'à ce qu'une main solide l'empoignât et qu'une bonne bastonnade eût raison de ses nerfs.

Fatiguée de sévir, sa mère s'en plaignait à ses frères, les oncles des enfants, deux grands garçons qui prenaient plaisir à tourmenter le gamin, à le faire sortir de ses gonds. Ses répliques vives divertissaient les grands à qui il servait de cible et le pauvre gosse devait sans cesse se défendre de leurs taquineries et de leurs vilains tours.

Bob était le tison de la bande. Armand, qui avait dix ans, était peut-être plus entreprenant; mais il se mêlait peu aux plus jeunes.

De tout temps, les enfants furent astreints à la même discipline. A sept heures et demie,

les devoirs écrits et les leçons apprises ou non, il fallait monter sans rien dire, faire la prière et se mettre en costume de nuit. Dieu sait qu'à pareille heure, au mois de mai, quand le soleil a fait un pas de géant sur le cadran d'en-haut, il n'est pas facile de se résigner à se mettre au lit.

Néanmoins, une fois l'escalier franchi, tout le second étage leur appartenait, quitte aux bambins de dormir ou de faire le tapage, pourvu qu'ils ne troublassent point la paix du domaine réservé aux grandes personnes. Peu leur importait, d'ailleurs, ce qui se passait en bas! Le royaume des ombres, deux chambres à lucarnes voilées de mousseline, se changeait en un lieu suspect où l'on mijotait des projets fantastiques: des escapades, des fuites à la brunante, des courses sur le toit au moment où le cri de la locomotive appellerait la famille sur la véranda pour voir entrer en gare le train du soir.

Hector, le petit cousin, était du même âge que Bob, mais il le dépassait de son front mat. Ses cheveux bistrés, son nez aquilin et sa pâleur en faisaient un gosse différent des autres.

Au sortir de l'école, ce jour-là, Georges avait dit à Hector, soumis aux mêmes arrêts:

—C'est tout de même embêtant de monter se coucher de clarté!

—Tu l'as dit!

—Alors, pourquoi ne pas nous donner rendez-vous?

—Comment traverser chez vous, sans descendre? et il y a souvent des voyageurs dans la grande salle et puis Odilon est toujours au comptoir de la tabagie.

Le père d'Hector était aubergiste et courrier de poste rurale. Chaque soir, un peu avant sept heures, Odilon, parti depuis le midi, revenait de sa tournée de postillon. C'est lui qui faisait le service d'acheminement de la poste entre la gare, le village et les points éloignés du chemin de fer.

Après souper, quand les enfants s'étaient acquittés de bonne heure de leur tâche d'écolier, il leur arrivait de marcher un mille ou deux vers le village, à la rencontre d'Odilon, qui les ramenait en voiture. Ils se rendaient avec lui au bureau de poste du père Leclerc, y prendre le sac de correspondances et de colis qu'Odilon remettait ensuite avec les autres sacs au chef de gare.

De là, ils aboutissaient à l'écurie, et chacun son tour, les gamins dételaient le cheval pour

en apprendre le truc compliqué. Soucieux de garder intact l'agrément de leur course, ils regagnaient ensuite la maison en toute vitesse. Malheur à eux s'ils dépassaient l'heure fatidique!

—Donc, en entendant Hector, Robert eut un éclair. Il se souvint du jour récent où, juché sur la clôture qui ferme l'enclos du père Martel, il avait, du haut de son perchoir, exploré des yeux le boulevard en pente des toits accidentés. Et depuis, l'idée le hantait de s'y risquer.

—Ecoute, dit-il. Nous placerons la grande échelle entre les deux toits. Tu sors de ta chambre par la fenêtre. Tu enjambes les barreaux de l'échelle et tu sautes dans la nôtre. Houp! ça y est! Tu comprends?

Ce fut convenu. Il s'agissait d'abord de chiper l'échelle sans être aperçus et, pour cela, d'en guetter l'occasion, un jour où leur père, en retard, achèverait tranquillement son souper. Pendant que Robertine et leur mère s'empressaient autour de lui, elles ne verraient pas les gamins attelés à la longue échelle, comme des fourmis à un énorme fétu.

Bien qu'elle trempât souvent dans leurs complots, Berthe ne devait rien connaître de celui-ci, parce que la retraite de sept heures et demie ne l'affectait pas. En qualité d'aînée, elle avait le privilège d'attendre l'arrivée du

train du soir pour tenir compagnie à Rachel, la cadette chez sa grand'maman, une miniature de tante plus jeune qu'elle.

La maison de pierre formait un triangle avec la leur et la gare. La jetée de la gare se prolongeait jusqu'à la véranda de grand-père. L'endroit était idéal pour surveiller les agissements de l'agent du chemin de fer, un Irlandais méfiant que les fillettes aimaient à taquiner, parce qu'il lésinait sur les sous et s'empiffrait de chocolats à leur nez.

Les voyageurs faisaient les cent pas en attendant l'heure du train. Au débarqué, les arrivants arrêtaient chez Grand-père, dont l'hôtellerie était vaste et confortable.

Ce qui tenait Berthe hors du complot, c'était surtout sa façon irritante de faire miroiter aux yeux des frérots le plaisir de veiller dehors, quand eux quatre étaient confinés dans leur mansarde.

Souvent de là-haut, ils la regardaient passer avec Rachel, courir au restaurant pour en revenir avec un cornet de bonbons.

—C'est pas juste, murmuraient les garçons. Les filles, ça gagne toujours!

—Tant pis, se disait Bob, tout à ses projets! Berthe et Rachel, prises de générosité pour les pauvres pierrots qui rêvaient à la lune, étaient bien quelquefois montées leur porter des jujubes; mais les garçons ne desserrèrent pas les dents davantage.

Le soir venu, tandis que leur père était encore à table, les garçons s'emparèrent de l'échelle. Ils la soulevèrent et la transportèrent jusqu'à au versant gauche de la maison, où ils la dressèrent vis-à-vis de leur lucarne. Puis, quand ils furent montés à leur chambre, ils réussirent à saisir les échelons supérieurs et à appuyer l'échelle sur la fenêtre. De là, après un signal convenu, ils la projetèrent dans l'espace pour atteindre, en face, la lucarne d'Hector. Quand l'échelle fut à sa portée, Hector la fixa solidement contre le châssis et agita sa lanterne en guise de sémaphore pour indiquer que la passerelle était de toute sécurité. Tout se fit avec tact et dextérité.

De crainte d'ameuter la famille, il fallait remettre au lendemain l'évasion sur le toit. Le soir ne viendrait jamais assez tôt, au gré des garçons.

Au matin, les petits trépignaient sous le peigne de Robertine, qui dut maintes fois les mettre à l'ordre, en tirant sur les boucles des rebelles. Elle eut grand-peine à les mater au déjeuner.

En classe, l'institutrice Lauzé eut du mal à obtenir le silence. Bob fut pris de fou rire devant les fausses dents mal ajustées qu'elle étrennait. Il en fut tiré par des taloches retentissantes. Quelle classe à mettre au pas, grand Dieu! Ses rigueurs ne servant de rien,



Les garçons s'emparèrent de l'échelle...

de guerre lasse, l'institutrice avait fini par rire avec eux, jugeant de meilleure politique de se concilier les grands, afin de ne pas dégoûter de l'école ces polissons qui pourraient faire pis ailleurs.

Enfin, le soir vint. Les nuages s'effilochèrent sous un vent sournois. La pluie, menaçante toute la journée, alla verser plus loin ses écluses

bourse tout pour l'arrivée du train. Leur mère traversa le chemin avec Berthe et leur père se disposait à les rejoindre chez Grand-père.

Bob alla faire une reconnaissance du côté opposé. L'échelle était solidement fixée. Hector parut à la fenêtre. En un clin d'œil, tout le monde fut debout. Hector s'aventura



Le lit vide l'intrigua

et le temps se remit au beau. La lune balaya le ciel et sa grosse face rubiconde dominait les pommiers fleuris, en bas de la côté, à la barrière de chez Ti-Gas Richard.

Le secret qui les liait avait pénétré les enfants d'un calme inquiétant. Robertine flairait un rat dans le sac. Nul ne se fit prier pour expédier les devoirs et les leçons et quatre à quatre, ils gravirent les degrés conduisant à leur soupenette, souhaitant joyeusement le bonsoir à ceux qui ne montaient pas.

Puis, ce fut le bourdonnement accoutumé, fracas des bottines qui font pan! pan! sur le parquet, suivi d'un silence relatif de nature à faire croire que, recrus de fatigue, le sommeil leur fermerait bientôt les yeux.

Il n'en était rien pourtant. Las de jouer aux enfants sages, Bob et Georges à croupetons à la tête de l'escalier, surveillaient entre les barreaux, par la porte entr'ouverte, les mouvements de ceux qui voyaient venir la noirceur sans sourciller.

À l'heure habituelle, le tumulte ordinaire

sur la passerelle improvisée qui le porta sans broncher. Avec l'agilité de l'écureuil, il en franchit les échelons et comme une bombe, il tomba au milieu d'eux.

Éclats de rire étouffés, trances joyeuses, quel bon moment! Pas une minute à perdre. Munis d'oreillers, de couvertes et d'une court-pointe, la troupe défila par la lucarne et longea bientôt le bord plat du toit, où les orteils s'agrippaient ferme aux bardeaux. Ils suivirent les chéneaux, déambulèrent jusqu'à l'extrémité, prêtant main forte à Lionel, non moins audacieux, en dépit de ses six ans.

Un bond les projeta sur la cuisine d'été, un appetit à déclivité moins raide, puis d'un autre saut, ils atteignirent les remises, deux hangars sous une même toiture, conduisant à l'écurie que masquait le magasin. Le toit des hangars long et moins incliné constituait un lieu de tout repos.

Une fois hors de vue, ils coururent piller les lilas de la voisine dont le bosquet ombrageait le hangar. Mélanie était "regardante" de ses

lilas. Si elle s'était vue saecagée par cette caravane de fantômes nains, elle eût tôt fait de les déloger et de les rapporter en haut lieu; mais rien à craindre, puisqu'elle en ce moment, elle se berçait sagement sur le perron en avant, en humant les parfums du soir.

Le lendemain, il y avait du lilas dans toute la maison; du lilas dans les pots de faïence fleurie, dans les vases de cristal, dans les bocaux remplis d'eau, disposés par les garçons au grand amusement de Robertine, qui aimait l'envahissement des fleurs.

Les soirs succédèrent aux soirs, dans l'enchantement des nuits de rêve. On bivouaquait quelques heures à la belle étoile. On ne restait dans son lit que les soirs de pluie.

Hector arrivait sans oreillers; mais par contre, il apportait les friandises: des tartines de miel ou de confitures et des pommes ou des bananes. Parfois, ils jouaient à cache-cache entre les lucarnes ou, s'évadant du toit de l'écurie sur la clôture de pieux du père Martel, d'un élan, ils retombaient sur leurs pieds dans l'herbe mouillée. De là, ils erraient dans les clos sous le regard langoureux des ruminants ou ils allaient voler des fruits verts.

Dans la mer houleuse des prés, couraient les galopins en pyjamas. Ils avaient l'illusion d'une belle aventure. Une telle exaltation s'emparait d'eux qu'ils avaient maintenant jeté par-dessus bord les tranes des premiers soirs.

Malgré les tempêtes soulevées chaque matin par Robertine devant les lits ravagés par leurs jeux suspects, ils en avaient été quittes jusqu'ici avec quelques remontrances maternelles.

Mais les meilleures choses ont une fin et les randonnées nocturnes devaient finir prosaïquement. Quelle belle nuit c'était, pourtant! Jamais le ciel n'avait été aussi bleu, les étoiles aussi brillantes et l'arome montant de la terre humide chargé d'autant de senteurs capiteuses. La lune elignait de l'œil comme un bon génie les incitant à se mettre au garde-à-vous.

Soudain, sous la poussée du vent, un châssis claqua. Leur mère alertée entra. Sur la pointe des pieds, elle monta, traversa le corridor et allait passer outre sans jeter les yeux dans les chambres des enfants quand de nouveau claquèrent les vitres. C'était la fenêtre de la chambre de Bob.

Le lit vide, veuf de ses couvertures, l'intrigua. Elle alla éveiller Armand qui, flairant pour les jeunes la menace d'une correction, joua à l'endormi et prétendit ne rien savoir de leur disparition.

L'un après l'autre, elle lança leur nom à l'écho du soir; l'appel demeura sans réponse.

La passerelle joignant la soupenle des petits à celle d'Hector lui fournit la clé du mystère. L'oncle Pierre, mandé au téléphone, lui révéla qu'Hector était également disparu. Alors commença la chasse aux déserteurs. Bob et sa troupe faisaient la sourde oreille. Musclé par les grands, Lionel restait bouche close.

Enfin après s'être concertés entre eux, effrayés des conséquences de leur escapade, Bob se décida à signaler sa présence. De loin, sur les toits, on vit défilér les trois lurons, caquet bas, encombrés de couvertes et d'oreillers, ployant déjà l'échine sous la rude fessée qui les attendait. Hector s'était sauvé chez lui.

Et ce fut la fin de leurs maraudes. Exilés dans leur pigeonnier, les reclus durent abandonner leurs rondes nocturnes. Pris de nostalgie, au souvenir des beaux soirs, ils se risquèrent pourtant encore sur les toits les jours de congé; mais découverts chaque fois, ils furent sommés de déguerpir sur-le-champ.

Ainsi se terminèrent leurs fugues aventurées. L'enthousiasme des noctambules brûlait bien encore. Malgré l'écart que représentait aux yeux des grandes personnes cette fuite dans les ténèbres, jamais ne devait s'éteindre en eux l'extase de leurs rondes de nuit.

Marie-Rose Turcor.

AVANT-GARDES DE L'A.C.J.C.

L'ARGENT ¹

Nous avons au cours de l'année fait quelques études sur l'argent, signe de la richesse: l'argent dans ce sens ce peut être du métal: argent proprement dit, or, cuivre, nickel, etc; ce peut être du papier: tous les effets négociables, billet de banque, chèque, traites, etc.

L'argent est le signe de la richesse, ce n'est pas la richesse. La richesse est produite par le travail, par l'exploitation de toutes les ressources, ressources de l'air, des eaux, du sol, du sous-sol...

Celui qui possède quelque chose: terre, mine, usine, comptoir et qui l'exploite de façon que ses recettes l'emportent sur ses dépenses, réalise des profits. Il peut ainsi augmenter ses richesses et développer son entreprise.

Si, au lieu d'utiliser ses profits pour accroître son entreprise, il les accumule, il constitue des capitaux qu'il pourra déposer dans les banques ou prêter à d'autres qui en ont besoin.

¹ Voir l'Oiseau bleu de mars 1934, page 181.

—Très bien, Monsieur, un cultivateur, un industriel, un marchand peut aspirer à posséder, mais l'ouvrier, le salarié peut-il posséder des capitaux ?

—Oui, si ses dépenses ne dépassent pas son revenu, il accumule de la "richesse", il devient un petit "capitaliste". Il déposera son bien dans les banques et lorsqu'il aura les sommes voulues, il pourra s'acheter une maison, se lancer dans une entreprise commerciale ou industrielle.

Il est noble de viser par l'instruction, le travail, la vie réglée, prudente, avertie, courageuse, à la dignité de la propriété foncière, commerciale ou industrielle.

Ceux qui possèdent le plus de richesses peuvent jouir de la plus grande influence et multiplier leur pouvoir de faire le bien au point de vue politique comme au point de vue social.

Nous, Canadiens français, habitons une province et un pays très riches. Avons-nous su grouper nos capitaux en les confiant à des banques, à des compagnies de placement, à des compagnies d'assurance qui nous favorisent ? Avons-nous un nombre honorable d'industries et de commerces d'importance ? Encourageons-nous les nôtres ? Notre argent s'en va-t-il chez des étrangers qui s'en servent ensuite pour nous dominer, pour prospérer eux-mêmes et faire prospérer les leurs, quand nos pères de famille et nos jeunes gens, chômeurs, sont menacés d'être à la queue des autres en un pays où nos ancêtres sont arrivés les premiers, il y a 400 ans ?

Jeunes, qui avez l'avenir pour vous, c'est un devoir national aujourd'hui de comprendre enfin la nécessité de la richesse honnête aux mains d'hommes de notre sang, hommes éclairés, prudents, courageux et combattifs.

Conclusion pratique

Que chacun d'entre nous prenne la résolution pour les vacances de n'encourager pour ses achats: journaux, bonbons, glaces, articles de sport, etc, etc, que des Canadiens français.

Ce sera un moyen de passer des vacances "nationalement" bonnes. Je vous les souhaite heureuses et salutaires à tous les points de vue.

OU L'ON VOIT QUE L'OISEAU BLEU EST PREFERE

Montréal, le 4 mars 1934.

M. Alphonse de la Rochelle,
directeur de l'*Oiseau bleu*,
1182, rue St-Laurent, Montréal.

Cher monsieur,

.....
Laissez-moi prendre occasion de vous dire, ici, le bien que je pense de l'*Oiseau bleu*. On

ne pouvait trouver un plus beau titre, un titre plus évocateur de pureté, de fraîcheur, pour une revue destinée à la jeunesse, l'*Oiseau bleu*: c'est une vision poétique de la vie!...

Et l'image que le titre promet ne trompe pas l'attente, ici, puisqu'une illustration si charmante, si variée, embellit ses pages et s'associe au texte pour le faire mieux comprendre aux yeux et à l'esprit des écoliers. On aime le choix des sujets présentés à l'attention des jeunes pour leur faire aimer l'histoire canadienne, la langue maternelle et les beaux noms de ceux qui ont servi et sont l'honneur de leur patrie.

Et que dire des belles chansons populaires de la riche collection de M. Massicotte que leur offre si agréablement l'*Oiseau bleu* dans des encadrements si délicatement artistiques! La connaissance pour la gent écolière se fait toute facile à assimiler, comme dans le *Questionnaire de la jeunesse* de M. l'abbé Blanchard et la rubrique des *Cercles des jeunes Naturalistes* qui leur donne de si intéressantes visions de la botanique sous le nom du Frère Marie-Victorin et d'autres initiateurs à l'Histoire de la Nature comme MM. Jules Brunel, Jacques Rousseau, le docteur Georges Préfontaine, Mlle Marcelle Gauvreau, et d'autres qui se dévouent à les orienter vers les beautés naturelles du Canada; Michelle Le Normand, Marie-Rose Turcot et Cousine Fauvette y prodiguent le don de leur plume.

Les *Avant-gardes de l'A.C.J.C.*, utilisent des pages pour leur propagande patriotique et intellectuelle. Et c'est aussi le *Courrier de la Fauvette* avec l'intimité de sa correspondance. Ce sont des images du Canada pittoresque avec de très intéressants commentaires... Tout est à lire, et l'on ne peut s'empêcher de se dire comme notre jeunesse a raison d'aimer l'*Oiseau bleu*, car elle jouit d'un privilège que les anciens n'ont pas connu. Vraiment, il faut remercier vivement ceux qui se dévouent pour cette belle revue qui vient chaque mois répondre à son besoin de connaître. Il faut souhaiter de voir l'*Oiseau bleu* continuer son œuvre patriotique, éducationnelle. On trouverait bien regrettable pour nos jeunes de les voir privés de ce bienfait littéraire, l'un des plus précieux de notre *Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*.

Bien à vous,

Albert FERLAND

Permettez-moi de vous offrir mes félicitations pour l'intérêt très vif que possède votre revue. Je lui souhaite beaucoup de lecteurs.

Fr. JEAN-LAURENT

Sainte-Agathe

(Suite à la page 255)

COURRIER DE LA FAUVETTE

NID DES OISEAUX

VERS la fin d'avril, amis, avez-vous observé l'oiseau faisant son nid? Avez-vous su lire dans le grand livre de la nature la magie merveilleuse et divine de la Providence donnant au voyageur aérien un instinct profond, sauvegarde de sa fragile existence? Croquons sur le vif, si vous le voulez bien, une scène que vous avez vue mille fois peut-être, sans jamais l'observer.

* * *

Il y a beaucoup de remue-ménage aujourd'hui chez les oiseaux migrateurs revenant de leur grand voyage aux pays lointains. Les uns cherchent abri sous la corniche d'une maison, les autres, plus près du ciel, gîtent dans le clocher d'une église dont ils aiment, semble-t-il, la voix des cloches, l'odeur de l'encens, la prière des fidèles.

Tout près de notre maison, dans la fourche creusée d'un gros peuplier deux oiseaux se sont établis. De notre fenêtre, je les vois effectuer mille courses à la recherche de brindilles, de fétus, de mousse, de plumes ou de crins et que sais-je encore... afin de construire leur chez-soi, un nid moelleux pour les petits qui viendront l'égayer. Quelle merveille que ce minuscule palais... et si douillet! Quel art, quelle finesse dans sa construction solide... et surtout, quelle entente dans cet intérieur si débordant de vie!

Vient le temps de la couvée. La maman pond les œufs, les couve afin de les faire éclore, puis les oisillons sortent de leur mince coquille. La mère, vigilante, les entoure de tendre sollicitude; le père va, vient, cherche la nourriture, apporte qui, un insecte, qui, un vermisseau. Les petits grossissent, se fortifient, se couvrent de duvet soyeux et leurs moignons d'ailes se garnissent de plumes. Bientôt vient la première leçon de vol, les coups d'ailes hésitants... inhabiles. Les oiselets craintifs s'avancent au bord du nid, le vertige les saisit bien un peu devant l'abîme immense. Ils reculent et reviennent au milieu de leurs frères, mais, forts des encouragements paternels, ils se dirigent de nouveau vers le bord du nid... et un peu gauchement, ils prennent leur essor. C'est ainsi que le ciel bleu se voit égayé par le vol gracieux de la gent ailée. L'avion, dans son progrès, n'a pas réussi à surpasser en sûreté d'allure nos charmants oiseaux.

Et nos petits ont quitté le toit accueillant... La séparation est loi de nature, nul ne s'y

soustrait. L'on devient "son maître à soi," quitte parfois à dévier du droit chemin.

Vous qui avez un nid familial, un "home" confortable, aimez-le, égayez-le par la fusée de vos rires argentins et clairs; mettez-y du soleil, apportez-y la chaleur de votre cœur, l'enthousiasme de vos ambitions juvéniles, la pureté de vos âmes... Vous êtes la joie de ceux qui vieillissent en vous aimant, en vous choyant...

C. FAUVETTE

CORRESPONDANCE

Mimi Blanc-blanc.—Puissent les vacances estivales vous reposer du rude labeur de l'enseignement! Fauvette sera heureuse de recevoir de vos nouvelles. Septembre prochain vous apportera-t-il de nouvelle existence au milieu de bambins gentils et aimants? N'oubliez pas de m'écrire... Amical bonjour.

Feu-Follet.—Affectueux bonjour à l'amie éprouvée. Fauvette et Sœur Jeanne vous gardent toujours amitié profonde et fidèle. L'une et l'autre vous écriront bientôt.

Diablotin.—Si vous venez à Montréal, il est une "fauvette" qui vous accueillera à bras ouverts. Elle compte bien connaître l'amie correspondante qu'elle aime bien et qu'elle "bonjour" amicalement.

Lorraine St.-G.—Bonnes vacances... soyez... au vert afin d'emmagasiner forces et santé pour l'année scolaire 1934-35. Amical bonjour. *Amis Claude et Mimi.*—Fauvette embrasse bien affectueusement ses deux petits amis si intéressants.

Léone.—Merci de votre captivante biographie "L'humble sainte Bernadette." de Colette Yver. Quelle physionomie douce et attachante que celle de cette petite Soubirous privilégiée! Vous faites apostolat rayonnant en faisant connaître ce livre si substantiellement écrit. Merci et bonjour.

Sœur Jeanne me prie de vous dire que les graphologies suivantes ont été expédiées par courrier postal: Roland Giguère, *Beauce*; M. Marcotte, *Plessisville*; Madeleine Ouellet, *Lac Etchemin*; Marguerite Roy, *Montréal*; E. Ferron; Anonyme (4 graphologies) Luc Ducharme, *Manitoba*; Thérèse Cadieux, *Gaspé*; Louise et Alice Brodeur, *Montréal*. Sœur Jeanne et Fauvette saluent amicalement tous leurs nombreux correspondants.

C. F.

A PARIS

◀ ◀ ◀ LE 33 ▶ ▶ ▶

— XV —

(Suite)

En janvier, je m'aperçus que bientôt je ne pourrais plus en silence supporter la Sole. Son visage devenait de plus en plus antipathique, ses fausses manières polies et doucereuses vis-à-vis Nanne et moi, de plus en plus s'empoisonnaient de fiel. A table, chaque midi, ses observations et ses airs ironiques m'horripilaient. Si le légume ou la viande ne m'agréait pas, je m'en servais à peine et elle s'empresait de dire à la ronde, sans paraître me désigner: "Allons, mesdemoiselles, mangez davantage, je vous en prie. Vite qu'on repasse le plat et que chacun en reprenne". Je n'obéissais pas, bien entendu, n'y étant pas tenue. Mais ensuite, au dessert, si c'était une confiture que j'aimais, j'étais obsédée par ses yeux qui semblaient compter les cuillerées que j'en prenais, et les noyaux qui restaient après, révélateurs, au bord de mon assiette, si c'était une confiture à noyaux! Ce qui m'agaçait encore, c'était ces plats que l'on se passait de l'une à l'autre, des plats immenses, de véritables cuvettes, avec là-dedans, une cuiller de grandeur ordinaire. Lorsque ce plat démesuré me passait tout chaud dans les mains, contenant des épinards ou une autre purée, après m'être servie, malgré mes précautions, je noyais inmanquablement l'ustensile. Et la Sole, inmanquablement, demandait aussi, — quoiqu'elle le sût fort bien: "Qui a encore fait la sottise d'échapper la cuiller?" — et je répondais chaque fois d'un petit ton tranquille tout farci d'impertinence: "C'est toujours moi, mademoiselle".

Ces mille riens faisaient grandir en moi pour cette respectable personne des sentiments antichrétiens, rageurs, inquiétants, lorsque Nanne m'apprit un fait en apparence insignifiant, mais qui devait par la suite changer l'ordre de notre vie au 33. On avait au bout du couloir à l'étage de ma mansarde fait une brèche dans le mur communiquant à l'extrémité de la maison jusque-là abandonnée. Après le déjeuner, nous montâmes faire une inspection. Les couloirs du 33 étaient dans leur genre des merveilles. Le corps de logis qu'habitait Mademoiselle avait de beaux passages brillants et cossus. Mais dès que l'on pénétrait dans l'aile latérale, on pouvait se perdre cent fois dans le dédale obscur d'un couloir étroit, biscornu, traversant de minuscules pièces inutiles, vides et allant ensuite, bifurquant par-ci par-là, rejoindre un escalier que les élèves devaient suivre pour ne pas abîmer de leurs nombreux pieds celui d'en

avant qui descendait entre de grandioses parois d'imitation de marbre.

Au bout de mon couloir carrelé de tuiles rouges, nous trouvâmes en effet le mur ouvert d'une large brèche. Un amas de plâtre indiquait que l'ouvrage était récent. L'ouverture était assez grande. Nous passâmes en nous courbant pour entrer dans deux chambres poussiéreuses et nues qui, nettoyées et aménagées, seraient gaies, claires et jolies. Nanne me dit: "Ça y est. On ouvrira la fameuse pension pour étudiantes dont on a tant parlé."

Voulant en avoir le cœur net, j'allai payer ma chambre à Mademoiselle et m'enquérir. Nanne avait raison. Le 15 de février nous serions transférées toutes les deux à la section des étudiantes, qui occuperait à partir de cette date la partie étroite de la maison. On devait tout repeindre et remeubler. Nous aurions une directrice spéciale, nous mangerions encore dans la salle à manger des bachelières, mais sans la Sole, et sans ses élèves. Et Mademoiselle ajouta: "Vous allez nous quitter à demi, mais comme vous ne serez plus astreinte à notre règlement, au silence et à la lecture des repas, j'imagine que vous ne vous plaindrez pas!"

Gazette ambulante, je courus tout rapporter à Nanne. Mais que nous sommes en ce bas monde difficiles à contenter. Certaines d'être à brève échéance débarrassées de la Sole, nous commençâmes à nous inquiéter. La directrice inconnue qui viendrait ne vaudrait peut-être pas mieux et si les nouvelles compagnes nous déplaissent, par hasard? Après tout, même en subissant la Sole, nous avions toutes les deux de si bons moments depuis novembre. La future installation du 33 nous apparut soudain avec les couleurs d'une invasion étrangère... Dans l'isolement et l'indépendance que nous laissaient la dignité austère des professeurs et l'esclavage des élèves, nous nous étions, à nous deux, édifié dans ce quasi-couvent une oasis d'amitié. Serait-elle submergée? et nos chères habitudes détruites? Chaque midi, après le déjeuner, je montais à la chambre de Nanne prendre le café. Du bon, du parfait, du pur café, que son père le colonel avait grillé et moulu lui-même, et qu'il lui envoyait en petite quantité, dans une boîte hermétiquement close pour qu'il gardât bien toute sa saveur. Dieu sait si c'est important dans la vie d'une famille française, le café noir du midi. Rien que la façon de le filtrer était tout un rite. Dans l'unique fauteuil de mon amie, me prélassant, je la regardais l'accomplir. Elle s'impatientait

inmanquablement, après la lampe à alcool, après l'eau trop lente à bouillir, et elle allait, agitée, de sa commode où les verres, — elle n'avait pas de tasses, — et la filtre attendaient, à son feu qu'elle trouvait trop malingre. Après, elle ronchonnait encore parce que le sucre était trop lent à fondre, ou le café, à refroidir. Je me moquais et m'exclamais: "Allons, Nanne, du calme, du calme!" et elle reprenait: "C'est entendu, je le sais, les Canadiennes sont plus patientes, mais que voulez-vous, c'est plus fort que moi". Parfois, voulant me taquiner à mon tour, elle m'appelait: Mademoiselle. C'est amusant "parce qu'elle prétendait que je trouvais une infinité de choses, de gestes et de faits amusants quand elle les trouvait tout bonnement très agaçants.

Dégustant tranquillement notre café, nous causions de tout, de caractères, de livres, de cours, nous organisions des parties pour son prochain congé, et elle évoquait Laon et sa famille et j'évoquais mon pays. Les premiers temps de notre amitié elle m'avait souvent répété: C'est anglais ceci? En anglais, à l'anglaise, etc... Maintenant elle savait que ma mère ne disait pas plus que la sienne un mot d'anglais, que j'avais étudié en français, que je n'écrivais qu'en français et que nous étions chez nous trois millions du même calibre dont les trois quarts au moins n'admettraient comme moi absolument rien d'anglais en eux. Quand je me mettais à parler de ma race, je m'animais, je m'emballais, je décrivais en exagérant même, si bien qu'elle me pouffait de rire au nez en disant: "Là, Mîche, enfin voilà que je reconnais bien chez vous l'enthousiasme français des ancêtres!"

L'heure du café passait. Nanne avait toujours des cours. Moi, j'allais voir des amies ou visiter Paris. Mais nous nous retrouvions au dîner pour mieux sentir notre amitié au milieu du haut personnel du 33 qui nous faisait un peu l'effet de remparts!

Le dîner fini, Mademoiselle et ses satellites remontant à leur salon après nous avoir dit bonsoir, j'entraînais Nanne pour un second dessert dans ma mansarde. Elle adorait le chocolat fumant. Je lui en faisais de l'onctueux qu'elle buvait avec un contentement qui me ravissait. Si j'avais des petits fours, elle ne se tenait plus de joie et me sautait au sou. Pour digérer, nous nous amusions ensuite à nous raconter notre journée. Je connaissais toutes ses relations et elle connaissait aussi les miennes.

Mais à l'annonce des changements qui allaient survenir, Nanne s'inquiétait sérieusement. J'essayais de lui faire voir tout en rose. Elle protestait: "Pour vous, Mîche, ça ira. Mais moi, avec mon caractère farouche! Non! Je leur ferai tout de suite la tête et elles me

prendront en grippe, vous verrez"... Et elle répétait avec obstination: "Je leur ferai la tête, je leur ferai la tête!..."

Les nouvelles étudiantes, la future directrice, pour elle, c'était l'ennemie.

— XVI —

Je partis alors pour Bordeaux, laissant Nanne affronter seule l'inconnue. Je n'avais pas encore voyagé depuis mon arrivée à Paris. Pour la première fois en France, j'aurais acheté moi-même un billet: or, cette formalité, qui n'en est guère une chez nous et se fait cinq minutes avant un départ, comptait pour quelque chose là-bas. Si le trajet devait dépasser deux ou trois heures, il fallait à ce moment-là prendre son billet à l'avance et faire marquer une place à son nom dans un wagon numéroté moyennant deux petits francs supplémentaires. Que vous montiez en premières, en secondes ou en troisièmes, si vous vouliez être certain de voyager assis, vous deviez vous soumettre à cette mesure.

Trois jours avant mon départ j'allais donc à la gare d'Orsay. Ensuite je dormis sur mes deux oreilles. Dans la voiture numéro un tel, près de la portière, sur la banquette allant dans le sens du train, une étiquette portant mon chiffre me garantissait l'usage exclusif d'un coin capitonné. J'avais aussi spécifié que ce siège devait être dans un wagon à couloir. Par ignorance cependant, j'avais omis de réclamer un wagon non seulement à couloir mais encore à soufflet; les wagons simplement à couloir sont fermés à chaque bout, les wagons à soufflet communiquent comme les nôtres les uns avec les autres. Or, en m'installant le matin, je m'aperçus que mon wagon à couloir était malheureusement sans soufflet. Je l'occuperais de huit heures à six heures du soir. Comment ferais-je pour aller au wagon restaurant? M'informant j'appris que j'aurais à descendre à l'arrêt de Chatellerault pour remonter ensuite à l'arrêt qui suivait la fin de mon déjeuner. Je fus affolée. Pendant que je mangerais si un voyageur tenté par ma valise aux allures américaines descendait en l'emportant, je serais à cinq ou six voitures plus loin, il aurait toutes les libertés! Je regrettais amèrement de n'avoir pas apporté dans mon sac un tout petit lunch...

Le train parti, j'oubliai bientôt d'aussi mesquines préoccupations. La campagne française est belle. Seule, l'esprit et le cœur mis en éveil par la promesse d'imprévu que comporte en soi un voyage, je me sentais plus sensible, plus apte à la réflexion. Des villages défilaient avec leurs maisons de briques roses ou de pierre grise, des maisons à portes-fenêtres, à balconnets, qu'entourait la poésie de beaux jardins enclos de vieux murs en crépi. Les rues allaient

en oblique ou en courbes suivant leur caprice, et sous l'arceau de beaux arbres bien taillés. A l'écart, un château se mirait parfois dans un étang. Dans l'ensemble, je cherchais des coins ressemblant à la campagne de chez nous. Si, par-ci, par-là, un toit avait la pente connue des anciens toits de nos villages, émue, je me réjouissais. En admirant dans le paysage ce qui était nouveau pour moi, toujours je retrouvais avec joie une ligne ou une coutume de mon pays. En France, retrouver des habitudes de chez nous, c'était retrouver l'âme ancestrale.

Je me demandais aussi pendant que le train m'emportait, comment j'allais reconnaître mon amie Jeanne, si ses photos étaient fidèles, si l'image que je m'étais faite d'elle depuis que nous nous écrivions était bien exacte.

Quand je lisais encore *La Semaine de Suzette*, j'avais pris son adresse un jour, au hasard, parmi dix autres noms d'enfants qui voulaient aussi correspondre. Et il y avait douze ans de cela.

Au moral, je la connaissais mieux que je ne connaissais mes amies plus proches. Par lettre, les confidences s'échangeant plus aisément. Tour à tour, l'une et l'autre, nous nous étions raconté toutes nos vies; les petits et les grands malheurs, les petits et les grands bonheurs, les chagrins d'un soir; nous nous étions confié toutes nos idées sur la vie, les gens et les choses; et encore ces idées à mesure que le temps en marche les changeait. Chaque lettre nous attachait un peu plus l'une à l'autre.

Que souvent nous avions souhaité nous voir un jour. Et voilà que je venais vers elle. Pendant que défilait la campagne, je me remémorais nos souvenirs communs, j'imaginai à ma façon les premiers moments que nous passerions ensemble. Elle serait là, à la gare, avec son mari. Et une fois chez elle, je verrais son fils, car déjà elle avait un fils de dix mois.

Et elle n'avait que onze ans quand elle m'avait écrit pour la première fois. Comme je me souvenais bien de cette émotion que j'avais eue en ouvrant cette première lettre adressée à mon nom, timbrée du beau timbre bleu de France. A l'intérieur couraient sur du papier pelure de grandes pattes de mouches pointues et bizarres, à l'encre violette. Elle se décrivait au moral et au physique, et avec ses yeux bleus, son nez retroussé et ses cheveux dorés, elle offrait de devenir mon amie. Un échange fidèle d'interminables missives avait ainsi commencé. Les années passèrent. Les deux petites filles que nous étions grandissaient, se transformaient. La guerre vint. Jeanne avait des frères. Elle souffrit. Les inquiétudes, les tristesses mûrissaient notre amitié. Parce que nous étions très loin l'une de l'autre, que nous

(Suite à la page 259)

Nos concours mensuels

CONCOURS DE JUIN-JUILLET 1934

- 1 — Qui est l'auteur de:
 a) Il était une fois... (œuvre récente)
 b) L'Enseignement du français au Canada.
 c) Le filleul du roi Grolo.
 d) Le nom dans le bronze.

- 2 — Corrigez:
 a) un os de poisson.
 f) un pamphlet sur l'agriculture.
 c) un panneau de table.

- 3 — *Charade*
 Mon premier est cruel quand il est solitaire.
 Mon second moins honnête est plus tendre
 que vous.
 Mon tout à votre cœur dès l'enfance a su
 plaire.

Et parmi vos attraits est le plus beau de tous
 Faire parvenir ses solutions au plus tard
 le 16 juillet à

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent
 Montréal, P.Q.

Concours de juin-juillet 1934.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE MAI 1934

- 1 — a) du papier de verre
 b) La tournée, la ronde d'un boulanger
 c) Le compte rendu d'une assemblée
 d) contrôler, vérifier un compte

- 2 — Mare, mi, ton (marmiton)

- 3a — Michèle Le Normand
 Cent soixante-dix solutions — dont douze
 inexactes — nous sont parvenues. Le sort a
 favorisé:

M. Jules Bouvier
 Alexandria, Ontario
 Mlle Patricia Desjardins
 IXe grade, classe 20
 Académie Saint-Joseph
 Saint-Boniface, Manitoba

Mlle Irène Maranda
 24, avenue Gaulin
 Woonsocket, R. I.

Mlle Hermance Bourdeau
 5252, rue DesÉrables, Montréal

M. Roger Martineau
 7032, rue Chambord, Montréal

Mlle Jeanne Lépine
 Ecole Saint-Victor
 9551, rue Hochelaga, Montréal

Une prime de cinquante sous a été adressée
 à chacun des heureux gagnants.

TABLE DES MATIERES

Avant-Septembre 1933
Juin-Juillet 1934

Aiguillon (la duchesse d').....		62
Aïrelle ou bluet.....	<i>Jacques Rousseau</i>	76
Alexandre le Grand.....		180
Argenson (le vicomte Pierre d').....		199
Appel de l'A.C.J.C.....	<i>Le Directeur</i>	66
Asphyxie.....	<i>Scientia</i>	245
Au 33.....	<i>Michelle Le Normand</i> 22, 52, 84, 114, 142, 166, 190, 214, 238, 266	
Avant-gardes de l'A.C.J.C.....	18, 48, 80, 112, 148, 157, 181, 203, 263	
Bons mots.....	4, 12, 15, 60, 92, 103, 109, 124, 144, 147, 164, 198, 210, 221, 243, 246	
Birdie.....	<i>Ariane</i>	54
Bourgeois (Marguerite).....		94
Carlo.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	121
Cartier (Jacques) (illustration).....	<i>L'Oiseau bleu</i>	201, 202
Cartier, le héros du fleuve (poésie).....	<i>Albert Ferland</i>	202
Ce qu'il faut lire.....		197, 221
Chez soi et les fleurs.....	<i>Cousine Fauvette</i>	241
Concours d'histoire canadienne.....		124, 149
Concours littéraire de l'Oiseau bleu.....	<i>Le Directeur</i>	220, 244
Concours mensuels.....	29, 61, 93, 125, 149, 173, 197, 221, 245, 268	
Correspondance.....	4, 36, 68, 100, 133, 169, 193, 218, 242	
Coucher d'enfant.....	<i>A.-C. de la Lande</i>	187
Duvernay (Ludger) (illustration).....	<i>L'Oiseau bleu</i>	249, 250
Esquisses de petits caractères.....	<i>Cousine Fauvette</i>	217
Grand'maman.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	154
Honneur au drapeau.....	<i>O.-E. C.</i>	198
Hum! la bonne tire d'érable (illustration).....	<i>Viator</i>	177, 180
Labelle (Mgr Antoine).....		126
La bénédiction paternelle.....	<i>Louis Lalonde, S.J.</i>	131
La bénédiction du jour de l'an (illustration).....		130
La basilique de Québec (illustration).....		1
La cathédrale de Montréal (illustration).....		33, 34
La classe en beauté.....	<i>Honoré d'Arles</i>	20, 56
La conversation.....	<i>Cousine Fauvette</i>	168
La Dauversière (M. de).....		175
La fondation des Trois-Rivières.....	<i>L'Oiseau bleu</i>	226
La Galissoanière (M. le marquis de).....		223
La Jonquière (M. le marquis de).....		247
La langue que nous parlons.....	<i>Adjutor Rivard</i>	44
La poupée.....	<i>Ariane</i>	108
La rentrée des classes.....	<i>Le Directeur</i>	2
L'argent.....	49, 81, 113, 181, 263	
La tournée des Pâquerets.....	<i>Edmond Baron</i>	242
L'Aubépine (poésie).....	<i>Albert Ferland</i>	232

Le Canada pittoresque.....	<i>Le Directeur</i>	2, 72
Le choix de Colette.....	<i>Tante Monique</i>	77
Le coin du philatéliste.....	<i>Phil. Athély</i> . . . 5, 37, 69, 101, 134, 158, 182, 206, 230.	254
Le mardi gras.....	<i>Viator</i>	154
Le Noël de Jean-Louis.....	<i>Tante Monique</i>	98
Le premier arbre de Noël.....	<i>Laure Conan</i>	123
Le questionnaire de la jeunesse.....	<i>Abbé Étienne Blanchard</i> 24, 50, 82, 110, 140, 164, 188, 212, 228,	252
Le Ronet de Grand'mère (poésie).....	<i>Clara Lanctot</i>	39
Les aventures d'Alma.....	<i>Ariane</i>	218
Les cent plus grandes villes du monde.....	<i>Z</i>	40
Les cercles des Jeunes Naturalistes.....	<i>Marcelle Gauvreau</i> 9, 41, 73, 105, 136, 160, 184, 208, 232,	256
Les étrennes (poésie).....	<i>Abbé Arthur Lacasse</i>	131
Le Sieur de La Violette (illustration).....		225
Les langues millionnaires du monde.....	<i>Casimir Hébert</i>	14
Les rondes de nuit.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	260
Les souhaits du petit pauvre (poésie).....	<i>Napoléon Legendre</i>	130
Les terreurs de Mrs Davidson.....	<i>Ariane</i>	86
Les trois épis.....	<i>Cousine Fawette</i>	99
Lévis (poésie).....	<i>Paul Gouin</i>	13
L'Oiseau bleu.....	<i>Le Directeur</i>	2, 7
Lord Macmillan et la langue française.....	<i>A. de la R.</i>	44
Mardi gras (illustration).....		153
Marquette (le Père Jacques).....		150
Matin de Pâques.....	<i>Cousine Fawette</i>	192
Mon petit ami des Laurentides.....	<i>Cousine Fawette</i>	35
Naggé.....	<i>Ariane</i>	178
Nid des oiseaux.....	<i>Cousine Fawette</i>	265
Noël (illustration).....		97
Noël ancien.....		104
Nos Chansons populaires.....	<i>E.-Z. Massicotte</i> . . . 8, 45, 88, 145, 172, 196, 205,	251
Notre-Dame-de-Bon-Secours (illustration).....	<i>Le Directeur</i>	65, 66
Ouvrage à consulter.....		28
Par le temps qui court.....		34
Pocahontas.....	<i>Ariane</i>	46
Pour les petits.....		66
Pourquoi du français?.....	<i>Cousine Fawette</i>	3
Printemps (poésie).....	<i>Harry Bernard</i>	208
Propagande.....	<i>Le Directeur</i>	16
Quel ami fidèle!.....	<i>Viator</i>	204
Quel homme distrait!.....	<i>Pierre-Georges Roy</i>	204
Quelques témoignages.....		2, 4, 34, 66, 264
Rayon de soleil.....	<i>M.-M. Ballière</i>	76
Rions un peu.....		23, 47, 68, 71, 87, 117, 139, 163, 171, 180, 193, 216, 222, 235, 237
Rubens (Paul).....	<i>Cousine Fawette</i>	67
Sinclair (Marguerite).....	<i>Cousine Fawette</i>	132
Souvenirs du jeune âge.....	<i>Jeanne La Rocque</i>	236
Soyons bons pour les animaux.....	<i>Marie-Rose Turcot</i>	179
Table des matières.....		269
Tekakwitha à la Prairie.....	<i>Juliette Lavergne</i> . . . 28, 58, 89, 118, 146, 170, 194,	211
Un beau geste.....	<i>Alice de Valcourt</i>	226
Une situation embarrassante.....	<i>Louis-H. Bilodeau</i>	259
Un grand roi.....	<i>Viator</i>	204
Viger (Denis-Benjamin).....		271
Viger (Jacques).....		30

Une page d'histoire



DENIS-BENJAMIN VIGER

Denis Viger épousa en 1772 à Saint-Denis-sur-Richelieu Charlotte-Perrine Charrier. L'aîné de leur trois enfants, Denis-Benjamin, naquit à Montréal, le 19 août 1774.

Son cours d'études secondaires au collège de Montréal une fois terminé, il embrassa la carrière du droit. En 1792, il publia un premier article dans la *Gazette de Montréal*. Il se fit inscrire au barreau le 9 mars 1799.

En juin 1808, les électeurs de Montréal l'éluèrent à l'Assemblée législative et il y siégea jusqu'en 1828. Cette année-là, il se rendit à Londres en compagnie de MM. Austin Cuvillier et John Neilson pour exposer au roi les griefs des Canadiens contre l'administration de Lord Dalhousie et en obtenir le redressement.

En 1830, il devint membre du Conseil législatif. La députation en 1831 le chargea d'une nouvelle mission en Angleterre. Il séjourna quatre ans dans la métropole

britannique qu'il passa à défendre les droits politiques des Canadiens français.

De retour dans sa patrie, il fut appelé par ses concitoyens à présider aux destinées de la *Société de Saint-Jean-Baptiste*. Au banquet organisé en 1836, à l'occasion de la fête nationale, il termina son discours par ces paroles qui consacraient un fait déjà existant: *L'érable, c'est le roi de nos forêts, c'est l'emblème du peuple canadien*.

Par principe, il se refusa à participer à la rébellion de 1837, mais il fut quand même arrêté en 1838 et emprisonné pendant dix-huit mois; on ne put l'accuser même d'un délit.

Élu député du comté de Richelieu en 1841, il se vit confier en 1844 le fardeau de former un ministère avec M. William Draper, chef des tories du Haut-Canada. Il se retira de la vie politique en 1858, étant âgé de 84 ans. Il mourut à Montréal le 13 février 1861.

Les Canadiens français aujourd'hui, comme il y a un siècle, comptent sur des chefs pour les diriger et les défendre. Dans le domaine économique, ce sont leurs institutions financières qui doivent assumer ce rôle, mais elles ne pourront le faire que si elles reçoivent l'encouragement auquel elles ont droit. Par une manie on ne peut plus condamnable, on préfère confier ses assurances par exemple à des compagnies étrangères.

Et pourtant le Canada français possède une compagnie d'assurance puissante, fondée par les nôtres, administrée par les nôtres, la *Sauvegarde*, et on néglige de l'encourager. En accordant notre confiance à des sociétés rivales, nous sacrifions avec légèreté nos meilleurs intérêts, notre influence, et nous aidons nos concurrents à nous asservir.

Prenons la résolution d'assurer notre avenir et celui de notre famille dans *La Sauvegarde*, dont les polices sont aussi variées et aussi avantageuses que celles de toutes les autres sociétés similaires.

Ecole Polytechnique de Montréal

FONDEE EN 1873

Travaux publics — Industrie
1430, rue Saint-Denis, Montréal

TELEPHONES :—

Administration :—

LAncaster 9207

Laboratoire Provincial des Mines :—

LAncaster 7880

PROSPECTUS SUR DEMANDE

ECOLES TECHNIQUES

DEPARTEMENT DU SECRETAIRE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

L'HONORABLE ATHANASE DAVID, SECRETAIRE DE LA PROVINCE

- COURS TECHNIQUE — Cours de formation technique préparant aux carrières industrielles.
COURS DES METIERS — Cours préparant à l'exercice d'un métier en particulier.
COURS D'APPRENTISSAGE — Cours de temps partiel organisé en collaboration avec l'industrie. (Cours d'Imprimerie à l'Ecole Technique de Montréal.)
COURS SPECIAUX — Cours variés répondant à un besoin particulier. (Mécaniciens et véhicules-moteurs et autres).
COURS DU SOIR — Pour les ouvriers qui n'ont pas eu l'avantage de suivre un cours industriel complet.

AUGUSTIN FRIGON

Directeur Général de l'Enseignement Technique
1430, rue Saint-Denis MONTREAL

ECOLE TECHNIQUE DE MONTREAL
ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC
ECOLE TECHNIQUE DE HULL

Encouragez la gent écolière

en offrant à vos enfants un joli
livre de chez GRANGER!

Avez-vous visité notre rayon de livres
pour la jeunesse?

Variété vraiment sans égale et pour tous
les âges!

Nous avons aussi un grand choix de pièces de théâtre et de déclamations pour enfants.

GRANGER FRÈRES

Libraires, Papeteriers, Importateurs
54 Notre-Dame-Ouest, Montréal

TÉL. LANCASTER 2171

La plus importante Librairie et Papeterie française
au Canada.

On n'a pas raison de craindre le long chômage des vieux jours, quand on se bâtit une vieillesse agréable. Voyez ce qui se passe chez nos sociétaires. Ils ont même hâte de vieillir. Pourquoi?... Parce qu'ils pourront, enfin, se reposer... heureux et tranquilles... grâce à la puissance de leurs épargnes, accumulées... **DEPUIS L'ECOLE**

CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

55, St-Jacques O.

Montréal

HARBOUR 2185

